

# Star Trek

## Le départ du



# SS-Lumeçon

Liaripok

Le départ du SS-Lumeçon

Par Liaripok

## De Dakar à Saturne, fin juillet.

De la coursive, je contemple à travers les hublots la fuite de Dakar. Dans cette navette rapide, la dernière qui se conforme à l'horaire normal, nombreux sont les officiers de la Civile en route pour Saturne. Quelques-uns interrompent leurs vacances brèves ; presque tous rentrent de congés d'études. L'appel de la patrie nous envoie vers l'espace, champ de bataille que nous avons choisi. A la Civile appartient la logistique de Flotte, et nous sommes au degré de préparation suprême. Nous n'ignorons pas que le duel décisif se jouera sur les *Sovereign*, les *Galaxy*, les *Defiant* ou les *Intrepid*, mais notre tâche ne sera pas vaine. Nous n'éprouvons qu'une crainte, arriver trop tard et manquer cette bataille à laquelle nos imaginations avaient rêvé sans y croire.

L'Afrique, la lune, Mars, la ceinture. Je viens d'abandonner une terre frémissante, où l'extrême douceur de vivre donne aux hommes la volonté de défendre tant de bonheur. J'ai parcouru la Terre, je la connais. Et combien de fois, sillonnant d'une orbite à l'autre, entre une croisière vers Antarès ou Bajor, n'ai-je pas compris les convoitises dirigées vers elle ? Comment nos voisins ne lanceraient-ils pas sur cette délicieuse fleur bleue des regards d'oiseaux de proie ! Ils viennent de sortir leurs griffes et de lancer un cri de guerre, la Terre s'est dressée. Partout, des bâtiments de guerre protègent les colonies, les protectorats, les stations de recherches ou de communications, tous les centres nerveux de la Fédération. Dans les yeux des hommes d'équipage, un regard splendide s'est posé depuis quelques jours ; un visage nouveau, que notre race a sorti comme pour une fête, donne un air de famille à tous les races. La mère nourricière de tels enfants n'est point cette moribonde que les Breens pensent achever. Elle vient de retrouver la conscience qu'il faut, et les légataires de sa prodigieuse histoire y puisent des attitudes si naturelles qu'ils ne s'en étonnent pas. Ils laissent au monde cette surprise.

Terrien, andorien, vulcain, klingon, trill. Naguère, je me divertissais aux types, aux accents variés des planètes. Aujourd'hui, chacune parle le même langage, offre le même masque, et a placé dans sa poitrine le même cœur. Il n'y a plus qu'un rêve parmi ces officiers assemblés aux stations d'embarquement, en ces académies, dans ces mégapoles que côtoient d'autres navettes étincelantes, et ce rêve je le connais, car c'est le mien : « Quel poste Starfleet va-t-il me donner pour le bon combat ? Où qu'il soit, que je tombe ou que je reste vivant, ce sera bien.. »

## Saturne - Chantiers orbitaux - 1er Aout

Hélas ! Quelques heures se sont écoulées, et je ne trouve pas que tout soit bien. Les bâtiments de la Civile ont déjà leurs effectifs complets et attendent d'heure en heure l'ordre de prendre le large.

On me désigne pour embarquer sur le *SS-Lumeçon*, un *Europe*. En d'autres temps, j'ai été fier de m'incorporer à ce bâtiment splendide, mais il n'est pas encore

prêt à partir. Par une fortune de l'éther, une perturbation quantique l'éventra voici quelques mois dans le secteur de Charon. La guérison des grands transporteurs est longue et les ingénieurs soignent encore ses blessures béantes. A mes questions anxieuses, on répond :

- « Les techniciens y travaillent jour et nuit. Dans six semaines, il reprendra la route. »

Six semaines ! L'autre nuit, dans la navette, je me voyais déjà dans l'espace, en route pour l'aventure, et voici qu'il me faut être satisfait d'un vaisseau qui ne bougera pas de sitôt.

## Saturne - Chantiers orbitaux - 2 aout

Nous vivons dans l'atmosphère survoltée d'un chantier orbital. Arrivant de Dakar, je suis interrogé. Des cercles se forment, des inconnus se côtoient. J'ai beau conter l'atmosphère de mobilisation, ces auditeurs ne me croient qu'à demi. Le climat artificiel dissout les émotions, et mes interlocuteurs hochent la tête. L'un regrette ses vacances compromises, l'autre doute de mon témoignage, Certains invoquent la prudence des pouvoirs et concluent : « Tout finira par un traité de paix sur Babel ou Khitomer. »

Vers deux heures je franchis la porte de la salle de téléportation, afin de me rendre sur le Lumeçon pour ma visite d'embarquement. La salle est pleine de techniciens se rendant ou revenant des différents chantiers.

Une fois à bord, le commandant me reçoit : - « Vous avez de la chance, » me dit-il. « Tous les officiers qui arrivent demandent le Lumeçon. »

Il devine la question que je n'ose émettre.

- « Les ingénieurs comptent sur six semaines... Espérons que rien de décisif n'aura eu lieu aux frontières... si tant est que les événements se précipitent... »

Méditant ces paroles, je regagne la station. Il n'est pas loin de cinq heures : de merveilleux flamboiements s'épanouissent sur les anneaux de la planète toute proche. Sur la promenade, des femmes et des hommes assis sur les bancs publics, attendent les techniciens qui sortent de la salle de transfert, un marchand Férengis nasille sa marchandise. Il fait chaud, il y a tant de torpeur que je ne pense à rien et n'ai plus qu'une hâte, échanger mon uniforme hermétique contre un vêtement plus commode, et boire à une terrasse quelque boisson glacée.

Soudain, étouffé par le brouhaha ambiant et l'atmosphère oppressante, un « gong » sourd parvient au bord de mon rêve. J'ai peur d'avoir mal entendu. Immobile, tout mon être concentré dans les oreilles, j'attends. La foule s'est figée. Les promeneurs assis se sont dressés et tus ; camelots et passants oublient de vivre ; chacun, dans la posture où l'a surpris le signal incertain, écoute le silence tragique. Tous les bruits de la station, les plus profonds, les plus ténus, se sont envolés vers l'infini, pour laisser le passage au seul bruit qui compte. Dans une atmosphère religieuse retentit le deuxième « gong », sonore, maître de l'espace... Le dernier enfin

s'épanouit, troisième voix de la station qui se met en garde.

Sur tout le territoire, en cet instant, le signal résonne. Il m'a surpris en orbite de Saturne, mais des milliards d'habitants de la Fédération, des ouvriers, des commerçants, des officiers, des jeunes, des vieux, écoute à la même seconde le communiqué de la Présidence qui annonce que l'inévitable vient de se produire : la flotte Breen a attaqué aux avant-postes, nous sommes en guerre.

Le hasard me contraint d'attendre six semaines avant de jouer un rôle. Mon outil de combat n'est pas prêt. Spectateur, j'admire les gestes où je n'ai point de part.

Une foule se présente aux portes des centres de transfert. Je ne connais pas ces figures qui glissent près de la mienne, mais je les reconnais toutes. Terriens de toute ethnie, Klingons bruns et taciturnes, Tellarites trapus ou Vulcains impassibles, tous ces hommes que j'ai commandés, maniés, aimés, se hâtent au pas de course. Une extase naïve enchante leurs prunelles diverses ; ils bondissent vers l'espace et la bataille, leur amante durable et leur fiancée inconnue. Déjà, les bâtiments sont sous pression, une forêt de nacelles brille d'un halo bleuté avide de courses magnifiques. Ils appareilleront cette nuit, demain peut-être aura lieu la grande aventure. Du flanc des vaisseaux immobiles, se détache une multitude de navettes qui vont chercher à armurerie armes et équipements.

\* \* \* \* \*

Aux approches des salles de transfert, il devient impossible d'avancer. C'est un piétinement silencieux : seul les uniformes pourpres des officiers supérieurs peuvent se faufiler jusqu'aux plots de téléportation. Je me glisse. Une tellarite plantée sur le sol gris pleure doucement, ses quatre petits enfants, invisibles dans la colonnade des jambes, se pressent autour de son jupon, les poings crispés sur l'étoffe, et regardent de leurs grands yeux limpides, le cou en l'air, cette marée sans reflux. Chaque pas rencontre une scène semblable : des civils serrent une dernière fois l'homme chéri, filles, amant ou épouse. Leurs bras frêles ne peuvent se desserrer et leurs lèvres balbutient des choses indicibles. Pourtant, mes oreilles attentives n'ont pas entendu dans ce chœur de désespoir une seule parole de révolte.

Tous hochent la tête aux discours de ceux qui partent. Leur dernier baiser contient même un sourire, un sourire divin, celui que le combattant doit emporter dans le vide, et revoir à la seconde de la mort.

Mais quand l'être aimé s'est évanoui vers les plots, le sourire lentement se décompose : des lèvres mordues, des rides déforment ces visages, et les larmes, plus sublimes d'avoir été retenues, glissent entre les paupières qui pour tant de mois ne s'arrêteront plus de pleurer.

Cela se passe en public, comme il sied aux tragédies. Une incomparable splendeur ennoblit le crépuscule artificiel, et les anneaux pourpres de la planète vibrent à l'unisson de la station. Pris par la foule, j'avance moi aussi. Je peux voir tous les visages, ceux qui doivent rester et ceux qui vont partir. Aussi longtemps que les

hommes se frayent un passage entre l'étreinte d'adieu et les plots, ils sont pâles et retiennent bien fort un sanglot. Mais à peine ont-ils émergé de la téléportation, à peine leurs camarades les ont-ils accueillis par de grands coups de poing aux épaules et aux hanches, les couleurs reviennent, les bouches lancent des plaisanteries sonores, et ils ne pensent plus qu'à l'espace et à l'aventure.

### **Saturne - Chantiers orbitaux - 3 aout.**

Avec quelques amis, du haut de la station, je vais voir au matin le départ de la Flotte.

Un conseil de guerre nocturne a réuni les amiraux sur l'Enterprise, navire amiral de la Flotte. Quelques heures plus tard, dans le silence infini du matin, les vaisseaux s'ébranlent. L'un après l'autre, tranquillement, ils prennent leurs distances et intervalles, et tels des gladiateurs prêts au combat, ils prennent la direction de l'espace extérieur et disparaissent sous nos yeux.

A l'heure où la plupart dorment encore, ils vont prendre possession de leur champ de bataille.

Leur tâche est lourde, multiple, et destinée sans doute à demeurer obscure. Dans l'espace, les chemins sont innombrables, et l'histoire de Starfleet se souvient de maintes croisières patientes, rarement récompensées par la bataille.

Les convois de la Civile doivent porter aux marches de la Fédération relève et matériel. Nul ne peut dire si cette besogne nous réserve infortune ou succès. Qu'un seul transport manque à l'appel, et les sarcasmes s'abattront sur la Civile. Mais si dans quinze jours une escadre de la Flotte libère une colonie, personne ne rendra grâce à nos cargos. Qu'importe ! Starfleet a distribué leurs tâches à chacun de ses enfants. Aux guerriers des frontières échoit l'honneur retentissant d'écraser l'ennemi, à la Civile la logistique.

Cependant, la gloire de la poudre ne nous sera peut-être pas refusée. La rumeur prête aux Breens plusieurs corsaires chargés de couper nos lignes de communications et, sans avoir et de loin la puissance de feu d'un croiseur de la Flotte, l'SS-Lumeçon est à même de se défendre.

### **Veille du départ, 5 septembre**

L'équipage et l'état-major du Lumeçon s'évertuent pour arracher un jour, une heure, à l'échéance de son départ : nous avons déjà gagné deux semaines.

Arrimé au spacio-dock, le classe Europe ressemble à quelque géant de métal harnaché d'appareils. Volant dans le vide de l'espace, les cohortes de travailleurs aux mains expertes animent la coque immense. Chaque jour, le Central nous adresse des matelots réservistes, pourvus aussitôt de postes et de fonctions. Demain, nos cent quarante hommes seront au complet et les ingénieurs nous rendront le navire.

Luisant et neuf, il flotte. Tel un coureur racé qui bat des records après une maladie. Librement, matière et antimatière interagissent dans la chambre intermix, créant l'énergie vitale qui parcourt ses nerfs.

De l'étrave à la poupe, cent cinquante mètres de duraluminium frémissent. Auprès de Titan, la voix de nos torpilles quantiques flambant neuves a retenti pour la première fois. Malheur à qui passera bientôt à portée de nos rampes d'éjections !

D'heure en heure, les officiers et les hommes maîtrisent l'usine flottante et si retrouvent mieux en ses dédales. Leur main plus sure s'adapte aux humeurs particulières du bâtiment, à ses caprices que l'on doit dompter avec prudence, avec amour.

Notre équipage, multitude amorphe survenue des quatre coins du quadrant, a perdu le sens de la discipline et des responsabilités dévolues au plus humble des hommes d'équipages. Il faut dresser, canaliser ces forces discordantes et leur donner la physionomie d'un être vivant animé d'une volonté. Dans sa cellule, chacun applique son intelligence et ses doigts à sa besogne spéciale, se contraint de faire corps avec l'appareil. Le temps presse. En quelques jours, nous avons galvanisé le grand transporteur engourdi. Nous partons dans quelques heures, et ne ferons point figure d'éclopés ou de parents pauvres de la Civile.

Dieu merci, les actions décisives se font attendre. Nous redoutions le communiqué annonciateur du choc des armées : il n'est point encore venu.

Ouvrant le chapitre dans le secteur qui nous est dévolu, le Nalserb et le Neilrag, deux corsaires Breens ont molesté des stations de communication et se sont enfuis vers la nébuleuse de Widmark où un miracle les a fait devenir Romuliens.

Voilà du gibier pour plus tard. Au milieu du mois d'août, la flotte a détruit l'Atenz, petit croiseur d'infiltration, mais c'est du menu fretin. Nous arriverons à temps.

\* \* \* \* \*

Le dernier soir, nous allons nous détendre sur la station. Amie de ceux qui la partent, l'éther est exécrée de nos compagnes qui demeurent aux sols. La guerre décuple ces inquiétudes. Nos camarades partis au début d'août ont souffert d'un arrachement plein d'âcreté, mais rapide. Restés trop longtemps, nous épuisons la gamme des anxiétés sentimentales. Pour les hommes de mon navire qui retrouvent à terre des tendresses oubliées, chaque instant réserve une tortue ignorée. Entre un sanglot et une caresse passe le fantôme des hécatombes.

A ce vertige, la tristesse des nouvelles du front ajoute une acuité poignante. Lorsqu'au matin les officiers étudient la carte des opérations, tenue à jour selon les termes du communiqué, de grands silences planent sur le carré du Lumeçon. Nous ne pouvons croire à ce balaiement du secteur de Bajor, à cette tempête de feu sur les centres de production de Vendikar. Nous voulons nous en aller, faire n'importe quoi, travailler ou mourir. Sous nos pieds trépide le Lumeçon, devenu notre chose, notre ami, notre maître, et chaque heure de retard nous irrite. Le chemin de la victoire est

indifférent, pénible et douloureux. Tous nous l'acceptons. L'autre jour, tandis qu'une équipe embarquait des torpilles Mark VIII, je surpris cette exclamation d'un homme dont les mains nerveuses pianotaient le padd de service.

- « Ma Doué ! Pourquoi ne prend-on point des torpilles de bois ? Il n'en faudrait pas plus pour les envoyer *ad patres*. »

J'en doute. Cette guerre ne se gagnera point de manière aussi enfantine. Mais il est doux à l'officier de conduire ces enfants-là,

**F I N**